

# LOVE

# *is the message*

Entre primitivisme moderne et hédonisme britannique typique, une bande de gamins aux idées longues et en porte- -faux total avec la surenchère techniciste du garage londonien est en train de secouer le petit monde du clubbing. Eni me coup de sang éphémère ou vraie lame de fond ? Reportage accidentel dans les tréfonds du South East London.

PAR : JULIEN B COURT & OLIVIER LAMM | PHOTO :   AKIKO GHARBI



► On murmure que tout serait né d'un accident typique de l'époque, une coïncidence heureuse de la grande banqueroute de la music industry. Comme tant d'autres, un discaire historique du South East London fait faillite, brade son stock à prix cassé, et se mue en caverne aux trésors pour les gamins du quartier qui découvrent qu'Internet n'est en fait pas assez grand pour contenir 100 ans de musique enregistrée. Et c'est dans une autre caverne d'Ali Baba, le célèbre Rat Shack de Shore-ditch, qu'on tombe sur un bac blindé de *white vinyl* mystérieux, dont le rond central laisse à peine entrevoir la trame fatiguée du sigle « 2XW ». On interroge immédiatement un vendeur taciturne, fringué Hyperdub de la tête aux pieds, qui marmonne le vocable « *double whammy* » en regardant ailleurs, avant de nous fléchir du menton un ado au look im-

toute première soirée « *Double Whammy* ».

### RAOUT MAGIQUE

Nous sommes présentés à une certaine Victorian, lolita eurasienn sur-réelle et gourou autodésigné de la scène. Sensiblement réfractaire aux médias, elle annonce tout de go la couleur : « *Les teufs au Whodunit, c'est presque comme une Société Secrète, il y a des codes, un rite d'initiation, on ne veut pas se faire bouffer par le bullshit des journalistes* ». C'est en effet au terme d'un bon quart d'heure de tractations qu'on nous laisse pénétrer dans cette sorte d'*underage party* de science-fiction. On y rentre à la seule condition d'être adoubé. Les pilules d'une drogue non recensée que les consommateurs dénomment Cobalt font office d'hostie avant que le Dj prononce le saint sacrement.

« *Les teufs au Whodunit, c'est presque comme une Société Secrète, il y a des codes, des rites, on ne veut pas se faire bouffer par le bullshit des journalistes* »

probable qui vient de rentrer dans la boutique. Le gamin a justement une pile de flyers multicolores dans sa besace, qui proclament, sous un arcane de tarot, « *Policy : Rise n' Shine. Noise n' Soul* ». On glisse sur une platine le premier maxi qui nous tombe sous la main et on découvre un étonnant assemblage, proprement inédit, de réverbérations crades, de percussions, et de beats tronqués, comme si les Boredoms ou quelque bizarrerie extrême-orientale (on devine des mots en Coréen dans la mixture) percuteaient tout de go un cortège Two Step barjot et Moodymann sur la bande épuisée d'un vieux magnéto Revox. Du jamais entendu. Surexcités, nous atterrissons le lendemain soir à Abbey Wood, au Whodunit, ancien pub reconverti en club secret, non loin du Cutty Sark et du rissac de la Tamise charriant les ordures sur le rivage, pour notre

D'après un « initié », il s'agirait d'une synthèse entre le MDMA, le LSD et l'opium, composé selon ses dires de plantes aux vertus curatives. Première surprise en pénétrant dans ce sous-sol soigneusement dissimulé : le public, jeune et frais, tranche radicalement avec la faune habituelle des hipsters londoniens. Au Whodunit, aucune prédominance raciale ou sociale marquée, aucune de ces têtes de zombies en sweaters fluos qui hantent les clubs courus de Londres. Le *streetwear* semble prohibé, et on porte costard et sapes noires cousues main, parsemés d'écussons colorés sur lesquels figurent de curieux signes cabalistiques. « *Ce sont des pontos*, nous explique un des clubbers les plus avenants, intégralement looké. *Ca vient d'un culte brésilien - l'Umbanda* ». Un uniforme à la fois sobre et baroque, curieux mélange d'élégance désuète

typiquement british et de ghetto style excentrique - même si certaines subtilités nous échappent, comme ce chapeau haut de forme victorien entouré de rubans multicolores et ces costumes qui font germer d'étranges associations d'idées : Charles Dickens *meets* Ghostbusters au Carnaval de Rio ? D'autres ont adopté le total look *Beefeater* façon favela. Le ghetto-clubbing en lieu et place des loges maçonniques ? Les rituels afro-brésiliens mélangés à la dark disco et aux crépitements de 78 tours filtrés par trois tonnes de reverb comme substitut à la chienlit des clubs mainstream ? Sur une minuscule scène, un garçon au look plus sobre (le flyer donne quelque noms en pâture, Will ov Fortune, Plumbah, Vectorian, Rita Linux, on n'en saura pas plus) manipule, à la manière de la vieille garde platiniste (Philip Jeck, Christian Marclay) un bric-à-brac de phonographes éventrés et de platines *tunées*, circuit *bendées* en machines de guerre (bras multiples, boutons lumineux), et martèle une musique informe, bruyante, bourrée de samples au ralenti et de craquements boueux, sans signature rythmique définissable, aux pulsations pourtant suppléantes. Comme le confirme l'immense cohorte de gamins qui ondule, il s'agit bien de *dance music*. Autre choc : dans cette cave basse de plafond, il fait noir comme dans un four, à l'exception de deux ou trois néons. On distingue tout un bric-à-brac décoratif, somptueusement baroque, avec des piles de 78 tours qui trônent autour d'une platine reliée à un manche de guitare. Et pourtant, l'ambiance est on ne peut plus moderne. Pas de poulets égorgés ni de sang de vierge, mais une atmosphère joyeuse et festive combinée à des relents new age ésotériques.

### MANIFESTE

La malicieuse Victorian, hyper disert, tente d'expliquer cette étrange mixture dans la marge du grand barouf contemporain. « *Le Double*

*Whammy est une offensive contre le miroir aux alouettes, ce mainstream qui nous bluffe. On est asservi par l'information, par l'actuel fictif des médias, de la technologie, et notre seul issue pour voir clair, c'était de fermer les écoutilles. Retourner à la source. C'est pour ça qu'on collectionne les 78 tours pour dénicher nos samples : ils datent d'une époque où l'industrie musicale n'avait pas encore cristallisé ses méthodes pour nous vendre sa merde. Ce n'est pas non plus par hasard qu'on s'inspire de musique traditionnelle, brésilienne, chinoise ou coréenne. On a soif de magie, de spirituel, et la spiritualité orientale est comme un miroir inversé de l'Occident. Je crois à la fonction thérapeutique du rituel, je crois à la magie surnaturelle du son* ». On en revient, comme chez le Dj Ricardo Villalobos, à la quintessence de la *dance music*, dont les racines sont implantées dans la savane africaine ou la forêt subéquatoriale sud-américaine. « *Pour moi qui suis fondamentalement animiste, toutes les traditions religieuses proviennent de la même source. Je crois surtout en la possibilité d'une transformation individuelle liée à la sacralisation de la nature, au développement de l'énergie cosmique et au rôle central du corps* ». La musique de Victorian (et de son alter ego plus dark Vectorian) et de ses alliés (les plus hypés sur le site [www.discogs.com](http://www.discogs.com) sont Robocope, Plumbah, Sumerian ou Natty Quim) n'a pourtant rien d'une fumisterie techno world : on y trouve la puissance de feu psychotrope des Boredoms, les textures mousseuses de la musique expérimentale, le groove saccadé du grime, la véhémence contenue de l'electro des premiers jours, les pulsions hédonistes de la disco... même si cette musique solaire et hyperactive, qui s'apparente à une doctrine spirituelle et communautaire désintégrant toutes les chapelles, ne ressemble à rien de connu et impressionne plus que de raison. Soul over technology. Vers une internationale 2XW ?